

MES ANNÉES GIRARDOT PAR SON EX-COMPAGNON

Flammarion

BOB DECOUT

Avec elle

«Ma Nannie, mon amour, nous avons vécu ensemble de 1980 à 1993. Treize ans. Je venais bien sûr d'un autre univers que le tien. Treize ans nous séparaient. En fait, tout nous séparait, nos amis, nos relations, la culture, la mienne, musique et rock'n'roll, la tienne, le conservatoire et le star-system. Nous avons tout exploré: l'amour, le sexe, les excès, les rencontres avec des personnages exceptionnels, des voyages, des ruptures, des retours... Tout. Nous avons fait revivre le Casino de Paris, Marguerite et les autres au théâtre, mon film Adieu Blaireau. Tant de choses... J'ai tellement de souvenirs de scènes incroyables qui reviennent. Nannie, je veux que nous soyons deux à savoir, je ne veux pas être le seul au monde à vivre avec nos instants, nos secrets, notre vérité, envers et contre tous. J'ai besoin de toi, que tu te souviennes qui je suis et qui tu étais, que tu te reconnaisses.

Je vais me mettre à table, Nannie, et je vais te réapprendre le souvenir. Pour que tu puisses partir, heureuse, enfin.»

Bob Decout a été chanteur, parolier, pour Christophe, Johnny Hallyday, Annie Girardot elle-même, scénariste, et a réalisé deux longs-métrages: Adieu Blaireau et Les gens honnêtes vivent en France. Il a fait une partie de sa carrière à la télévision. Il est également artiste plasticien.





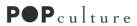




BOB DECOUT

AVEC ELLE

Flammarion



Collection dirigée par Laurent Chollet

© Flammarion, 2010 ISBN: 978-2-0812-3676-9

À Nounette À Romain et Géraldine À Mad À Charlotte et Leslie



Avant saison

Rien ne ressemble plus à un homme ou à une femme d'aujourd'hui qu'un homme ou une femme de l'année 1980. Dans l'apparence, tout nous rapproche, la coiffure, la longueur des jupes et la largeur des pantalons. À l'époque, tout était redevenu raisonnable. Moi-même, cette année-là, j'avais cessé de me déviriliser, la culture du chiffon était d'une autre décennie, périmée, démodée. Je m'étais presque remis à aimer le costume. Mes cheveux étaient toujours un peu longs mais sans rapport aucun avec la minivague que j'arborais quelque temps auparavant. J'avais traversé le cataclysme soixante-dix rassuré, persuadé de ne pas y avoir laissé des plumes... en apparence.

J'étais musicien. Pas tout à fait : j'étais chanteur. Chanteur de groupe. D'un groupe de nationalité française, mais au nom et au répertoire anglais. Autant dire que la « Beatlesmania », je l'ai prise plein fer. Je crois même ne jamais m'en être remis.

Les dieux étaient à Londres, ils faisaient partie de la bande des Pink Floyd, des King Crimson, des Emerson, Lake and Palmer, de Tony Banks, de Robert Fripp et de Rick Wakeman. Un paquet d'Anglais avec des tronches à sortir du bois juste pour faire un concert et y retourner très vite, pour disparaître. Le rosbif comme je l'adorais : unique et libre. C'était l'Angleterre du son. Je ne parlais pas un mot d'anglais. Je n'entravais rien au style et aux textes des chansons anglaises. Je détestais la chanson française, y

compris les adaptations interprétées par les soi-disant chanteurs de rock français. Je les abhorrais tous, sans exception.

Vous commencez à me voir arriver, là ? Vous commencez à percevoir le contour, la bordure ?

Oui, c'est bien moi qui ai traversé la décennie soixantedix avec mon intransigeance en bandoulière. N'écoutant que de la pop anglaise, ne voyant que des films italiens ou ceux de la nouvelle vague française.

Point. Halte là. Rigueur.

Fidèle aux idées, cohérent dans mon apparence. Reconnaissable à mes fringues. Même pas à m'expliquer, on savait qui j'étais. Fils de demi-pauvre. Mère italienne. Père sans père lui-même. Enfant de Pasolini. Frère de Dylan. Oublié de Woodstock. Séparé de la femme à qui j'ai fait deux enfants.

Voilà qu'à l'aube des années 80, j'ai opéré une mutation... et pas la moindre. Une trahison, sûrement. J'ai enfin admis que mon pays avait un passé, une culture, un langage et qu'il était possible d'écrire des textes de chansons en français. Que rien n'empêchait cette langue de sonner sur la musique et de swinguer autant que l'Anglo-Saxon. Y en avait marre de courir derrière eux, de tout leur prendre. Bien sûr, Lou Reed, David Bowie, Alan Vega, Brian Eno avaient déjà un wagon d'avance. Ça allait vite à l'époque, très vite.

« Stick cafe, a la mounièque, trois mousquine, biba, stick a foin, insticouniable... »

Comprenne qui pourra, c'est le dialecte qu'on avait inventé entre nous, les musicos. En marge du verlan, qui nous paraissait dépassé. Ça sonnait comme de l'anglais, mais c'était du stick... Indéchiffrable. C'était la langue qu'on utilisait Alain et moi. Alain que j'appelais « Ratacouille » alors que lui me surnommait « Cafoin ». Ça m'est resté. Un guitariste élégant, « Ratacouille ». Il habitait dans le XVIII^e arrondissement, un studio de 30 m² où il possédait tout le matériel

nécessaire. Magnétophone Révox, micro Shure, pédale wahwah, toutes les pédales possibles, les guitares mythiques, il les avait : les Fender, Stratocaster, les deux Guild, la Gibson « Les Paul », une Epiphone, une Rickenbacker, la seule, la vraie, tout son blé passait là-dedans. On passait nos jours et nos nuits dans son gourbi à enregistrer des maquettes de chanson, à fumer des pétards, à rire comme des forcenés et à parler cul.

Ignorant tout du monde qui nous entourait. Un monde où il y avait eu Pompidou et Giscard. Un monde où la télé était passée à la couleur.

Un monde insurgé, où l'on parle de Pologne et de Solidarnosc, on a fait taire Cohn-Bendit et renaître Jean-Paul Sartre. Soljenitsyne est expulsé de chez lui. Les Portugais et les Grecs ont mis fin à la dictature. Nixon est parti, un monde nouveau est en préparation, un monde où les idées et les envies devront être créatrices. Un monde avec les femmes... où elles auront un pouvoir de décision, pour qu'elles deviennent l'avenir de l'homme. Aucun combat ne me paraît plus beau que celui-là. Si j'avais su à cette époque que tout cela se préparait... Si j'avais su. Non, nous, les rockeurs à deux francs, on tirait les groupies dans les loges. On ne fréquentait que des baiseuses et des excitées du minou. Rien... Rien n'était plus vulgaire et salace qu'un virtuose de la gratte et son admiratrice. Rien de sensuel, de libéré, de beau. Rien.

Je me sentais mal dans ce monde-là.

J'avais envie de tout connaître. Fort. Très fort. Et j'allais être servi.



Début de saison

Avec mes maquettes sous le bras, j'ai commencé à visiter le show-bizness français. Là où tout se joue. La façade officielle. Le « burlingue ». La marque. La maison de disques.

J'ai démarré par une faute. Au lieu de me présenter en collant un coup de Santiag dans les « lourdes » et en m'allumant un pétard les deux pieds posés sur le bureau, j'ai fait tout le contraire. Gentil, bien élevé, courtois, octroyant une révérence qui dénotait avec l'image de la future rock star que j'étais censé devenir et qu'il fallait, à leurs yeux, véhiculer à tout prix.

Bien sûr, tous ces gens-là ont commis des erreurs, fait des conneries, des mélanges, des oublis, des fautes de goût, de psychologies. Mais ils ont réussi une chose : me faire rencontrer Dominique Perrier. Mino. Mon Mino.

Mino a quelques années de moins que moi. C'est un compositeur, un arrangeur et un être humain d'une sensibilité extrême. Quand l'idée a jailli, entre deux joints, dans un « burlingue », de me faire rencontrer le type qui écrivait les musiques et jouait du piano avec Christophe – le chanteur –, j'ai dit :

— Oui, super, c'est exactement le « gus » que je veux pour mon album. J'adore ce qu'il a fait sur *Le Dernier des Bevilacqua* et sur *Les Paradis perdus*. J'adore le son et les harmonies de Christophe. À mon avis, il est unique en France C'est l'artiste le plus proche de Bowie... OK, on y va, ça roule.

Deux jours plus tard, on était dans le «burlingue» ensemble. On a parlé de tout, de rien, on ne s'est plus jamais quittés.

Mino, faut le savoir, c'est le contraire du dandysme. Une démarche qui impose la dispense militaire. Un mélange de pieds-plats et d'orteils qui se touchent. Plus souvent en pull à Jacquard sur une chemise Mickey qu'en 511 et baskets. Voilà, c'est un lunaire, un pierrot, un musicien, un généreux, une certitude en amitié, c'est de l'or à vie. En plus, c'est un talent subtil, un vrai; tu le reconnais sur une harmonie et à son rire. Énorme. Pas le gras, bouffi, qui part de loin, non... l'instantané, le précis, le communicatif, rempli d'intelligence et d'humanité. Comme sa musique. Pareille.

C'est Mino qui m'a fait rencontrer Christophe. C'est grâce à lui et à sa bande de musiciens que j'ai travaillé avec le « petit ». L'artiste. L'Italien. Le fou. D'un coup, j'étais passé de l'autre côté, sans rien voir venir on parlait de moi dans le microcosme variété bizness français, et comble de la nouveauté pour moi, on parlait fric.

Mon « Cafoin », tu vas prendre du blé. Ça va tomber chez SACEM, je te le dis, moi. On viendra te voir chez toi, dans ta maison de la vallée de Chevreuse. Respect. Bravo.

T'as raison, Coco, l'album que j'ai fait avec Christophe, qui s'appelait *Le Beau Bizarre* et qui a reçu le prix de l'Académie Charles-Cros, fut un four assez impressionnant.

l'étais donc à la croisée des chemins.

On était pile en 1980.

J'avais quitté une jeune chanteuse qui m'avait fait tourner la tête, j'avais bien sûr quitté l'appartement que j'occupais avec elle, j'avais besoin de recul et de tranquillité suite à cet épisode tumultueux. Pas prêt pour une nouvelle histoire d'amour, c'est moi qui vous le dis! J'ai donc, comme un pleutre, réintégré la rue Beaurepaire où vivaient mes deux enfants et leur mère, Agathe. J'étais en quelques sortes un déserteur, un insoumis, mais j'étais ce qu'on appelle communément peinard. Voilà, c'est ça, « peinardos ».

Début de saison

Un âge charnière, des projets de chanson et d'albums à réaliser.

Rachid Bahri et Esther Galil.

Dans ma bulle. Ma timidité et ma révolte.

Et voilà qu'un soir ma vie va changer.

Vers 21 heures, alors que nous écrasions devant la télé, ma petite famille et moi, le téléphone sonne dans le vestibule. Magnanime, je me lève, faisant comprendre à Agathe, par un signe de la main apaisant, que je m'occupe de la besogne et que c'est sûrement le coup de fil d'un pote qui voudrait savoir si je vais au Bains-Douches vers minuit.

- Allô?
- Bob, c'est Mino.
- Ah Mino, comment ça va?
- J'ai un plan d'enfer. Écoute-moi bien, demain à 15 heures, tu déboules chez moi, rue François-Villon, et là tu vas craquer. Je ne t'en dis pas plus. Déconne pas, sois à l'heure, si t'as un autre truc de prévu, t'annules.
- Non, je ne crois pas, j'ai rien de prévu. Mais de quoi s'agit-il? Vas-y, fais tomber le dossier.
- Non, j'peux pas, c'est une surprise, mais c'est du lourd, le plus lourd que tu puisses imaginer.
- Attends, Mino, tu m'en dis plus, tu ne me laisses pas comme un branque, collé au rocher, sans savoir.
- Faut pas, je te dis! Mais c'est du sûr, c'est un « dosselar » que t'es « obligeman » d'accepter vu le... merde, tu me fais chier, je t'en dis trop.
 - Allez, vas-y, c'est quoi? Un disque?
 - J'te ne dis rien, rêve, dors pas et viens à 15 heures.
 J'insiste :
 - C'est un album avec une star?

Et là, il se marre comme d'habitude.

— Ah! Ah! Je te dis, tu vas crever... Jusqu'à demain, tu ne vas pas arrêter de gamberger, tu ne vas pas dormir et tu ne trouveras pas. Salut!

C'est exactement ce que j'ai fait, j'en ai pas dormi.

Stevie Wonder en français. Impossible. Céline Dion, de l'air. Johnny ou Polnareff, possible... Donc, ça ne peut pas être ça. En même temps, Hallyday, ce serait bien, mais je ne peux pas, je suis sur l'autre bord, l'autre rive. Je me dois d'être précis dans ma démarche. Attention, c'est un temps où chaque signe, chaque marque tribale compte, te définit. Cérébral, mais pas trop! En même temps, disponible au populaire. Pas facile. Pur. C'est ça, le choix. Mon choix.

Le lendemain matin, je gambergeais encore.

La rencontre

J'ai rendez-vous et je ne sais pas avec qui, même pas si c'est un homme ou une femme.

C'est le temps des premières colères kabyles, dans le printemps berbère, de la nouvelle rébellion algérienne depuis l'indépendance. Georges Marchais existe, il est à Moscou et soutient l'intervention soviétique en Afghanistan. Et je me demande bien ce que je vais me mettre sur le dos. J'ai plusieurs options possibles, façon Manfred Mann, pointu english, chemise blanche avec col tenaille sans cravate et petit gilet par-dessus. Peut-être genre Dutronc, avec Ray-Ban et cravate en tricot... Bon, j'ai bien un alpaga trois boutons, mais il y a si longtemps que je ne l'ai pas mis. Et puis, Mino va s'étonner de me voir comme il ne m'a jamais vu. Aujourd'hui, il fait beau, aucune raison de porter un imper flottant en gabardine, un trois-quarts, j'adore mais faut rester simple, normal, même si Alfred Hitchcock vient de mourir. J'ai bien un Deutsch Rocker qui traîne, mais c'est un peu osé tout de même. On va faire sobre mais réfléchi, on revient à la première idée, le gilet sur la chemise blanche, le jean cigarette et les boots pointues noires de chez Anello & Davide. Allez, on risque.

Il est déjà 15 h 10 quand je trouve une place pour me garer rue François-Villon.

Je suis limite tremblant quand je sonne à la porte de la petite maison de quartier de mon ami, avec son rez-dechaussée aménagé comme un studio d'enregistrement avec

ses claviers, ses ordinateurs, et ses chambres à coucher au premier étage.

Mino m'ouvre la porte avec un sourire rempli de la certitude de me faire plaisir.

— Entre, me dit-il.

À peine deux pas pour passer la porte, que je la reconnais immédiatement. Je m'arrête net et, sans réfléchir, je dis :

— Permettez?

Je ressors, croisant Mino qui venait à peine de fermer la porte.

Dehors, je me prends une énorme bouffée d'air, suivi d'une expiration brutale et aussitôt je reviens. Voilà... Voilà comment je l'ai rencontrée la première fois. Ça, c'est sûr, Mino avait raison, je ne pouvais pas m'imaginer la Cathédrale là, devant moi, réelle. D'entrée, j'ai été irradié par son rire. Le son de la voix, le son, putain, le son! Et la beauté. Je n'avais jamais eu face à moi une femme aussi belle. Tout était beau chez elle. Tout. Harmonieux, uniforme. Elle était habillée simplement, avec une jupe de tendance anglaise sous le genou, une paire de bottes en cuir marron crème. Et elle fumait. Elle fumait sa Gitane comme une reine. Je ne connais rien de plus sensuelle qu'une femme qui fume. Une femme qui fume est une femme libérée, c'était évident pour moi. Et ça l'est toujours. Elle tenait sa clope avec respect et délicatesse. Elle avalait la fumée en s'en délectant. J'adorais ça. Elle s'est levée et m'a regardé droit dans les yeux en me disant :

— Enchantée, je suis vraiment enchantée.

Et elle m'a serré la main. Puis j'ai embrassé Gaya Bécaud qui était présent avec elle, ce que Mino avait, bien entendu, oublié de me signaler. Mais Gaya, le fils de Gilbert, je le connaissais déjà, il était de ma génération et je savais qu'il travaillait avec Mino. Ce devait sûrement être le producteur dans cette histoire... Mais peu importe, j'étais pas devant une toile, ni devant *Rocco et ses frères*, j'étais dedans. Avec Delon et Salvatori. J'étais sur le ring de boxe. J'étais sous la douche, dans les vestiaires. J'étais là quand elle retirait



Composition et mise en pages



N° édition : L.01ELKN0000276.N001 Dépôt légal : avril 2010